

Vies de femmes demandeuses d'asile

Plus encore que les hommes, les femmes demandeuses d'asile sont dans des situations précaires. Leur quotidien est difficile et elles se sentent souvent impuissantes, surtout lorsqu'elles sont seules avec leurs enfants. Pourtant, elles tiennent le coup, déterminées. Le livre *Transit51*, fruit d'un projet né dans le centre d'accueil du Petit-Château à Bruxelles, illustre le quotidien méconnu de ces héroïnes d'aujourd'hui. Elles ont fui leur pays parce qu'elles sont des femmes; arrivées en Belgique, elles ont demandé l'asile; en attendant la décision, elles vivent en transit. Ensemble, elles racontent leur histoire, leur lutte pour une vie digne.

Sabine Panet



En mots et en images, des femmes se racontent

Les demandeuses d'asile que dévoilent les trois auteures du livre *Transit51* ont partagé leurs doutes, leurs peurs, leurs rêves, en textes et photographies. Elles se sont réapproprié leur histoire. Leur combat est universel: elles veulent s'affranchir des violences exercées contre elles, des dominations brutales des intégrismes, de la guerre, de traditions patriarcales.

Elles sont cinq femmes: Jamila, Camilje, Parandzem, Marua et Evgenia. Chacune d'entre elles a fui son pays dans des conditions terribles. Elles sont des héroïnes, des survivantes. *"Ici, au Petit-Château, explique Julie Vanstallen, qui signe les textes du livre Transit51, il y a 800 résidents, et chacun a une histoire différente. Pour nous, c'était important de sortir des statistiques où il n'y a aucun visage, où on ne sait pas ce qu'est un demandeur d'asile."*

Jamila a dû s'échapper du Soudan où sa

famille s'était réfugiée pendant la guerre entre l'Éthiopie et l'Érythrée. Enceinte sans être mariée, elle avait le choix entre la mort et l'avortement forcé. Elle a décidé de risquer sa vie sur un bateau à destination de l'Europe. Camilje est une Rom orthodoxe. Accompagnée de son mari et ses enfants, elle a fui les violences en Serbie et au Kosovo. Parandzem est arménienne; avec son fils et sa fille, elle a vécu en Russie puis en Turquie et économisé pendant des mois pour payer leur passage, cachés dans

un camion. Marua, afghane, a huit ans: sa famille a fui la guerre qui ravage le pays. Enfin, Evgenia et sa belle-mère, victimes de violences dans leur famille, ont vendu tous leurs biens pour quitter l'Ouzbékistan, payer un passeur depuis la Turquie et arriver dans un pays où les filles ont le droit d'aller à l'université et de sortir dans la rue. Que veulent ces cinq femmes, pour elles et pour leurs enfants? *"Une vie normale",* répond Karine, la fille de Parandzem, *"qui est dans le livre",* précise-t-elle fièrement.

En quelques mots

- Trop souvent, les personnes qui demandent l'asile dans notre pays sont vues comme des statistiques ou, pire, comme un problème.
- Pour révéler le quotidien des femmes qui vivent cette situation difficile, la photographe Lisa Van Damme a séjourné plusieurs semaines au Petit-Château, à Bruxelles. Avec Julie Vanstallen et Julie Weyne, elle a suivi cinq femmes à la recherche d'une nouvelle vie.



Photo DR.

"Entre les enfants il n'y a pas de différences, pas de racisme. Entre les adultes qui vivent au Petit-Château, c'est parfois différent." Photographie prise par Karine, la fille de Parandzem.



© Lisa Van Damme

FUIR PARCE QU'ON EST UNE FEMME

“Nous avons choisi de travailler avec des femmes particulièrement exposées aux violences, expliquent Julie Vanstallen, Julie Weyne et Lisa Van Damme, les trois complices et auteures. Beaucoup ont dû quitter leur pays précisément parce qu’elles sont des femmes : elles fuient l’excision, un mariage, l’autorité... Elles arrivent ici avec leurs enfants, dont elles assurent aussi la sécurité, et elles sont encore plus vulnérables.”

Officiellement, les persécutions liées au genre (mutilations génitales, mariages forcés, homosexualité, viol, prostitution forcée...) sont prises en considération comme motifs pouvant donner lieu à l’octroi du statut de réfugiée. Mais ces persécutions ne représentent pas une garantie de trouver un refuge en Europe. De plus, les parcours de vie ne peuvent se réduire à une case que l’on coche. *“Beaucoup de femmes fuient aussi leur situation de couple, mais n’osent pas forcément en parler. D’une manière générale, on manque de données sur les situations spécifiques des femmes demandeuses d’asile”*, précise Marcela de la Peña, formatrice à l’asbl le Monde selon les femmes et spécialiste de la question des femmes migrantes et demandeuses d’asile.

“Beaucoup ont dû quitter leur pays parce qu’elles sont des femmes : elles fuient l’excision, un mariage, l’autorité...”

LA VIE AU PETIT-CHÂTEAU

Jamila, Camilje, Parandzem, Marua et Evgenia sont arrivées en Belgique après une odyssee où elles ont survécu à la faim, à l’attente, aux tempêtes, à l’asphyxie, à la prison et aux centres fermés, aux violences policières et intégristes, à la séparation d’avec leurs proches. Elles ont demandé l’asile une première fois, comme 15.206 personnes en 2012¹. Leur demande a été enregistrée par l’Office des Étrangers. En attendant la décision du Commissariat Général aux Réfugiés et aux Apatrides (CGRA), qui prend en moyenne huit mois, l’Agence fédérale pour l’accueil des demandeurs d’asile (Fedasil) leur a octroyé une aide matérielle, a organisé leur accueil et leur accompagnement. Chacune à leur tour, elles ont ensuite été orientées vers le Petit-Château, le long du canal, au centre de Bruxelles. Autrefois réservé au service mili-



© Lisa Van Damme

“On ne les voyait pas comme des demandeuses d’asile, mais comme des êtres humains avec leur propre histoire.”

taire, ce bâtiment de briques rouges, flanqué de hautes tours et d’épaisses murailles, a été réaffecté à l’accueil des demandeurs d’asile depuis 1986. La vie s’y est organisée, tant bien que mal, pour Jamila, Camilje, Parandzem, Marua et Evgenia.

“C’est difficile de vivre ici au Petit-Château, entre communautés, raconte Karine. Cela fait deux ans que ma mère et moi sommes ici, dans l’attente. On ne peut pas dire que tout va bien”, sourit-elle bravement. Karine et Parandzem habitent dans un studio qu’elles occupent avec deux autres familles. “Si tu es toujours dans la même chambre, partagée avec des gens de culture différente, c’est difficile. Ne serait-ce qu’entre les hommes et les femmes”, poursuit-elle. Pour Marcela de la Peña, “le risque de violences envers les femmes est accru par le confinement dans des centres. Les bâtiments ne sont pas aménagés spécifiquement pour répondre aux besoins des femmes et, d’une manière générale, on a identifié un besoin de sensibilisation sur les stéréotypes de genre, à la fois pour les résidents et pour le personnel.”

“DES FEMMES, BELLES, FORTES, AVEC LEUR PROPRE HISTOIRE”

Julie Weyne est collaboratrice au service socio-culturel du Petit-Château. “En janvier 2012, pour préparer la journée des droits des femmes, j’ai organisé des ateliers photo avec la photographe Lisa Van Damme. Au cours des ateliers, on voyait que les femmes avaient beaucoup d’interactions entre elles, malgré les difficultés interculturelles. Elles créaient du lien, nouaient des amitiés. Elles savaient qu’elles n’étaient plus seules avec leurs sentiments. Avec leur accord, nous avons souhaité continuer le projet.” Karine a participé aux ateliers. “J’ai fait ces photos comme on tricote, pour passer le temps”, raconte-t-elle en sou-

riant. Et puis, sérieuse, elle pointe du doigt la photographie des enfants assis sur un banc, intégrée au livre *Transit51*. “Quand j’ai fait cette photo, c’était pour montrer que chez les enfants, il n’y a pas de racisme alors que chez les adultes, le racisme est partout, même entre Albanais et Arméniens.”

Au Petit-Château, explique Julie Vanstallen, “les femmes disent qu’elles sont en sécurité, mais en même temps, c’est très difficile de ne pas savoir ce que l’avenir leur réserve en attendant la décision du CGRA. Pourtant elles sont très positives, très fortes et très féminines. Certaines des femmes qui sont ici n’avaient pas de maison. D’autres en avaient deux et ont tout perdu. Ici, il y a même des universitaires qui ne peuvent pas travailler.”

La photographe Lisa Van Damme avait un regard complètement extérieur lorsqu’elle est arrivée au Petit-Château. “Ce qui m’a sauté aux yeux, c’est que les femmes ont le même quotidien que nous, mais très limité. Pour elles, être ici, c’est être en sécurité, quelque part où faire des choses du quotidien, mais l’attente est très difficile car elles ne savent pas de quoi sera fait demain. Quand on est là depuis longtemps, on voit ses colocataires partir, on en voit de nouveaux arriver... J’ai énormément d’admiration pour ces femmes qui sont si fortes alors qu’elles vivent dans des conditions difficiles.” Julie Vanstallen poursuit : “On a eu beaucoup de chance qu’elles aient accepté de participer à la suite du projet. Elles ont été associées à chaque étape, à chaque photo, à chaque texte. Pour le vernissage, elles ont tout fait, et pour elles, c’était important. On ne les voyait pas comme des demandeuses d’asile, mais comme des êtres humains, des femmes, belles, fortes, avec leur propre histoire.”

“SI JE POUVAIS VRAIMENT CHOISIR, JE VOUDRAIS ÊTRE CHEZ MOI”

Karine se souvient de l’inauguration de l’exposition photo accompagnant la sortie du livre : “Tout le monde s’intéressait à nous. Alors que beaucoup de Belges nous considéraient à peine comme des êtres humains. Comme si on était venues ici pour devenir riches ! Comme si on avait eu le choix ! Si je pouvais vraiment choisir, je voudrais être chez moi, en Arménie, où j’irais



© Lisa Van Damme



“Chez nous, la vie serait plus facile. Ici il faut apprendre la langue et expliquer aux gens que tu es quelqu’un de normal...”

à l’université, où je travaillerais... Nous avons d’abord dû aller en Russie, et puis en Turquie, et maintenant nous sommes ici. Qui choisirait d’être ici et de manger toujours des frites ? Chez nous, la vie serait plus facile. Ici il faut apprendre la langue et expliquer aux gens que tu es quelqu’un de normal...”

En effet, si les histoires des cinq femmes sont spectaculaires, les photographies les présentent dans un quotidien où tous les lecteurs peuvent se projeter. “Les images sont normales, les femmes sont normales”, détaille la photographe Lisa Van Damme. Elles travaillent, elles s’occupent de leurs enfants, elles se maquillent...” Julie Weyne se souvient : “Quand je parlais avec ma famille ou avec mes amis, ils me demandaient ce que je faisais, ils étaient étonnés. J’ai voulu leur dire que je travaillais avec des femmes normales !”

AUJOURD’HUI, ET DEMAIN ?

“Certaines des femmes qui ont participé aux ateliers ont vu leur demande reconnue, d’autres non”, confie Julie Weyne. En un an, beaucoup de choses se passent pour les demandeurs d’asile.” Environ 20 % des demandes sont acceptées. En attendant la réponse, Karine plonge le nez dans le dictionnaire de français et apprend son vocabulaire à la source. “Si la réponse est positive, je veux continuer le français et étudier pour travailler. Je vais avoir vingt-deux ans et je n’ai rien fait de ma vie, à part apprendre des langues. En plus de l’arménien, qui est ma langue maternelle, j’ai appris le russe en Russie, le turc en Turquie, et ici, le français. Je prends aussi des cours d’anglais. Je voudrais bien être traductrice ou interprète... et pourquoi pas assistante sociale. Mais... pas au Petit-Château !”, s’écrie-t-elle en se fendant d’un éclat de rire contagieux. ■

¹ Ce chiffre correspond aux premières demandes. Si l’on prend en compte les demandes multiples, l’Office des Étrangers et le Commissariat général aux réfugiés et aux apatrides ont enregistré 21.463 demandes en 2012. Source : CGRA.

Vers une politique d’accueil sensible au genre

“On ne peut pas changer la culture’ est un argument que j’ai souvent entendu en travaillant sur le sujet des violences que subissent les femmes demandeuses d’asile, raconte, passablement agacée, Marcela de la Peña du Monde selon les femmes. Je me demande plutôt ce que fait le système d’accueil par rapport au continuum de la violence. Il faut proposer des infrastructures sûres où les femmes sont en sécurité, des horaires où elles peuvent être disponibles, un environnement où elles se sentent accueillies en tant que personnes... Cela fait partie d’un accueil sensible au genre. Mais les professionnels sont souvent démunis : ils croulent sous le travail, ils n’ont pas forcément tous les outils nécessaires, et on leur demande de prendre beaucoup d’initiatives. Aussi, les partenariats avec l’extérieur peuvent être une bonne solution. Enfin il faut se demander comment, à travers les budgets et la gestion des ressources, on peut favoriser ou non l’autonomisation des femmes. Ce n’est pas une question que l’on se pose vraiment...” Mais c’est une question qu’a endossée le Conseil des femmes néerlandophones de Belgique (le Vrouwenraad), qui a activement soutenu le projet Transit51.¹

¹ En 2010, le Vrouwenraad a rendu public un rapport de recherche truffé de propositions et de recommandations, intitulé *Asile et migration : l’accueil des femmes dans les centres, vers une politique d’accueil sensible au genre* : www.vrouwenraad.be/content.aspx?Pagelid=606.

À lire

Transit51. Vies de femmes au Petit-Château, Lannoo/Racine 2013. 192 p. 24,99 eur. Julie Vanstallen : texte ; Julie Weyne : coordination, ateliers photo ; Lisa Van Damme : photographies.

